

# NEUF MOIS DE TRAGEDIE A L'EST DU ZAIRE

## MON JOURNAL



*Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, le fils d'un homme  
que tu en prennes souci ? (Ps. 8,5)*

Abbé NTIHABOSE Jean Berchmans  
P.O BOX 60310 Nairobi- Kenya  
Tél 725988

Nairobi le 14 octobre 1997

# NEUF MOIS DE TRAGEDIE A L'EST DU ZAIRE

## MON JOURNAL

### Introduction

#### QU'EST-CE QUE L'OPINION INTERNATIONALE ?

Avant quand j'étais encore petit je croyais que l'Opinion Internationale était un ensemble d'opinions et des idées constructives qui défendent le droit de l'homme et qui luttent pour la paix entre les habitants du monde. Je me disais que l'Opinion Internationale était la voix des sans voix qui permettait aux grandes puissances d'intervenir militairement et humanitairement. Pour trancher les conflits ou pour sauver les faibles dont les droits étaient piétinés par les forces du mal. Ceci faisait l'ombre dans plusieurs têtes, croyant qu'elles sont protégées par cette Opinion Internationale.

Au fur et à mesure que je grandissais, je me suis rendu compte que cette "Opinion Internationale" n'existe pas. Si elle existait elle aurait sauvé beaucoup de Rwandais TUTSI qui ont été massacrés en 1994, ou les HUTU exterminés par l'Armée Patriotique Rwandaise dans les camps de KIBEHO (RWANDA) en 1995, ou encore les HUTU massacrés par l'Armée Patriotique Rwandaise dans les camps des réfugiés à l'Est du Zaïre et en les poursuivant jusque dans la Forêt Equatoriale, à KISANGANI, en TANZANIE, au KENYA et ailleurs.

Cette pseudo-Opinion Internationale, qu'on ne me la chante plus ! Elle n'a jamais existé et n'existera pas. Seuls existent et vivent les Américains qui ont le droit de tuer et de protéger ceux qu'ils veulent heureusement Dieu seul garde le pouvoir de sauver et de ressusciter les morts. Il est étonnant de voir comment depuis que la guerre a fait rage à l'Est du Zaïre, tant de malheurs ont frappé et continuent de frapper les réfugiés qui vivent dans ce pays, à l'ombre des cameras et des micros des journalistes de cette pseudo-Opinion Internationale.

Les camps des réfugiés rwandais et burundais sont installés au Zaïre depuis 1994. Plusieurs signes précurseurs avaient montré que ces camps pouvaient faire l'objet d'attaque en provenance du Rwanda et du Burundi. Dans les camps de réfugiés du Nord et du Sud Kivu, de telles attaques s'étaient d'ailleurs concrétisées tout au long des années 1995 et 1996. Qu'a-t-elle fait cette Opinion pour interdire et condamner toutes ces provocations ?

L'objectif de notre écrit est d'attirer l'attention des hommes de bonne volonté sur les atrocités dont les réfugiés rwandais et burundais, ont été et continuent à être victimes à l'Est de la République Démocratique du Congo.

Je suis prêtre rwandais, rescapé des exactions orchestrées par les militaires tutsi venus du Rwanda et du Burundi (Ici je ne suis pas autorisé d'utiliser le terme de génocide, il est uniquement utilisé par les Américains et leurs alliés, les Tutsi du Rwanda, pas aux Hutu qui subissent ce sort et en sont victimes. Je me contenterai de l'horrible terme "massacre"). J'ai fait l'expérience de neuf mois dans la forêt contrôlée par les Tutsi donc rien à cacher sur des choses que j'ai vues et vécues pendant ces mois de calvaire.

## CE MOIS D'OCTOBRE LA !

Depuis le mois d'octobre 1996, nous entendions la guerre au Sud de la région de BUKAVU, dans la ville d'UVIRA, mais nous ne croyions qu'elle arriverait à KINSHASA. Du jour au lendemain, les rebelles tutsi baptisés "BANYAMULENGE", progressaient vers la ville de BUKAVU. Impossible d'y croire, car nous voyions beaucoup de militaires venus de KINSHASA aller au front avec des armes extraordinaires. Même avec l'appui des militaires rwandais, ougandais et burundais, nous pensions que ces rebelles ne pouvaient pas gagner la guerre au Zaïre ou occuper une petite portion du territoire zaïrois. Oser attaquer le grand Maréchal MOBUTU, c'était impensable ! Mais cela n'a pas été le cas, chose étrange !

Les camps des réfugiés rwandais existaient depuis le mois de juillet 1994. Moi, je travaillais au camp INERA, comme responsable du service socio-pastoral logeant à la paroisse de MURHESA, situé à 8 kilomètres du camp. Ce camp était habité par plus de 60.000 personnes. En même temps de ses côtés, il y avait d'autres camps, on dirait qu'ils ne formaient qu'un seul, à part l'administration et les bailleurs de fonds qui différaient. Il s'agissait du camp de MUDAKA (environ 8.000 personnes), le camp de KASHUSHA (environ 60.000 personnes) et le camp d'ADI-KIVU (environ 10.000 personnes).

Par providence, ces camps étaient installés dans une région fertile et l'accueil de la population locale était merveilleux. La population -vivant dans ces camps s'occupaient à faire du commerce, à cultiver les champs chez les voisins zaïrois et d'autres activités ayant rapport avec la scolarisation et le culte. Loin de se décourager, car avec les visites du Haut Commissaire des Nations Unies pour les Réfugiés, Madame SADAKO Ogata, le moral se ranimait qu'un jour ou l'autre on rentrerait dans notre patrie avec toute sécurité.

Mille espoirs, mille déceptions ! Deux semaines après les attaques, les premiers objectifs visés par les BANYAMULENGE furent les camps des réfugiés situés dans la région d'UVIRA. Des radios internationales commencèrent à diffuser les informations sur le peuple martyrisé dont la mort dans l'âme montait les escarpements de NGUMO vers la ville de BUKAVU.

Ces camps étaient ceux de KAMANYOLA, KANGANIRO, RUVUNGE, RUBALIKA, RUBELIZI, RUNINGU et KAJEMBO. Il leur a fallu faire plus de 100 kilomètres pour arriver à BUKAVU. Quand ils arrivèrent dans les camps des réfugiés situés près de la ville: MUSHWESHWE, MUKU, NYAMIRANGWE, NYAKAVOGO, NYANGEZI et PANZI, ceux-ci se vidait de leurs habitants vers les camps de KASHUSHA, INERA et ADI-KIVU à 30 kilomètres au Nord de BUKAVU et vers CHIMANGA à 80 kilomètre au Sud-Ouest de BUKAVU.

Jusqu'au 20 octobre 1996, la guerre palpait les environs de BUKAVU et le pillage des militaires zaïrois faisait rage. Mais l'espoir était quand même certain, les Zaïrois ne se laisseraient pas piétinés par ces BANYAMULENGE, quand bien même le soutien moral, matériel et physique de leurs acolytes rwandais, burundais et ougandais valait quelque chose. Voilà en quoi nous nous trompions !

Le 27 octobre 1996, un dimanche, les réfugiés devenaient nombreux dans le camp INERA et KASHUSHA. Après la deuxième messe, le Père CARLOS OLIVERA, Coordinateur du camp et Monsieur MIGUET, le logicien, m'ont prié d'aller les aider à mettre de l'ordre parmi certains d'entre eux qui occupaient l'école secondaire du camp. A 14H00, quand nous rentrions à MURHESA, arrivés à MITI, des militaires confisquèrent au pilleur militaire une moto. Ce dernier délabré se tourna contre nous et obligea le Père CARLOS de le conduire à BUKAVU. Arrivés à la paroisse, moi, je suis resté et eux continuèrent vers BUKAVU. Le soir, je suis allé avertir la communauté du Père CARLOS. Ses confrères se mirent alors en communication avec ceux de BUKAVU pour chercher leur trace en ville. Au Motorola de l'agent de la CARITAS à BUKAVU, nous apprenions qu'on leur avait ravi le véhicule et que Déo, un agent de la CARITAS, les conduisait chez leurs confrères à NYAWERA. Quelques minutes après, nous apprenions encore par le même canal que tous les expatriés qui résidaient dans la ville de BUKAVU et ses environs devaient partir le lendemain, lundi le 28 octobre, par un vol de la Communauté Européenne qui devrait les prendre à l'aéroport de KAVUMU.

La communauté des réfugiés des camps de KASHUSHA et d'INERA apprirent le départ du Père CARLOS avec consternation et se sentirent abandonnés à eux-mêmes.

Le 29 octobre 1996 dans l'avant-midi, un groupe de militaires zairois pilla les véhicules chez les Pères Blancs à MURIESA, il blessa le Père Supérieur Régional par balle à la jambe gauche. Vers 15h00, nous entendîmes que la ville de BUKAVU venait de tomber dans les mains des rebelles. La route BUKAVU-KAVUMU était devenue une marée de gens qui fuyaient la ville.

A la paroisse et au grand séminaire de MURHESA, c'était la panique généralisée. Les militaires qui voulaient piller étaient venus semer la panique en disant que MURHESA venait d'être déclaré par l'Etat Major comme une zone rouge. Les artilleries lourdes seront placées à MITI pour bombarder BUKAVU. Donc toute la population devrait quitter pour laisser place aux militaires. Nous avons passé la nuit debout sous le joug de la peur inexprimable. Le bruit des véhicules, des gens qui passaient sur la route, des bombes dans la ville de BUKAVU ne donnaient pas l'espoir de survivre encore plus longtemps.

Le 30 octobre 1996, les confrères de la paroisse et les séminaristes réfugiés, nous prîmes la direction du camp INERA à 8 kilomètres de la paroisse. L'Abbé Jean Baptiste NTAMUGABUMWE, qui avait passé la nuit à la paroisse, quand nous sommes arrivés au camp, m'aida à aménager la sacristie comme une chambre à côté de Jésus. Les séminaristes se mirent dans une salle de classe.

Le 31 octobre 1996, je suis retourné à la paroisse pour rendre visite aux Pères Blancs. Ils gardaient encore le sang froid. Ils avaient l'intention d'aller prendre l'avion à KAMEMBE. Le Père KNOPS me donna le Saint Sacrement à apporter aux Soeurs de la Résurrection à MITI. Quand j'y suis arrivé, à n'y avait personne sauf les pilleurs qui saccageaient toutes les maisons. L'Abbé Patrice NIZEYUMUREMYI, avec qui nous partagions tout dans notre vie de réfugié au ZAIRE, (nous logions ensemble à la paroisse de Murhesa) nous arriva de NYAMIRANGWE, où il avait conduit l'Abbé TWAGIRAYEZU Urbain. Il nous raconta les

mésaventures qu'ils avaient fait l'objet à KABARE. Les militaires zairois leur avaient confisqué le véhicule.

## ATTAQUE AU CAMP INERA

C'était le 2 novembre 1996 à 5h00 du matin, quand les militaires qui étaient chargés de la sécurité au camp sont venus me réveiller m'apprenant que l'ennemi (i.e les militaires TUTSI en provenance du RWANDA) progressait vers le camp. J'avais passé la nuit avec mon confrère l'abbé MATEGEKO Aimé qui vivait au camp de Nyakavogo (Bukavu-ville). Quand nous eûmes appris la nouvelle, nous avons donné la communion aux chrétiens qui étaient venus dans la messe de 6h30'. *Ils* avaient l'habitude de venir très tôt pour prier le chapelet avant la messe. Nous les exhortions d'aller à la maison pour faire ce que les autres faisaient. Vers 9h00, nous apprenions que l'ennemi était maîtrisé à Miti à 5Km du camp. Les chrétiens qui étaient venus en retard nous demandèrent alors de leur dire la messe. Nous avons annoncé qu'elle soit dédiée au feu Mgr MUNZHIRWA Christophe.

Juste nous commençâmes la messe et pendant la consécration, le bruit des coups de bombes et fusils individuels retentissent dans tous les coins du camp. La population commença à courir. Quand nous allions stopper la messe, un des fidèles, Paul ULIMUBENSHI nous déclara: "Mes fils n'ayez pas peur, finissons la messe, Jésus est le grand combattant, il va nous protéger". A ces conseils, nous acceptâmes et accélérâmes la messe. Au moment de la communion, toute personne qui venait de communier sortait en toute hâte. Mon confrère et moi, nous restâmes seuls en train de finir la messe sous la détonation de l'arme automatique.

De plus en plus, les coups de tir devenaient plus nourris. C'est ainsi que je pris la moto en direction de KAVUMU vers l'aéroport. Arrivé entre le camp KASHUSHA et le camp INERA, une bombe tomba devant moi dans la foule. J'ai trouvé beaucoup de personnes déchiquetées et j'ai vu une femme qui avait les jambes coupées, son mari lui ravit un enfant dans son dos. Quand je suis arrivé au centre de KAVUMU, je me suis arrêté pour attendre les autres, il n'était pas prudent de marcher seul. Quelques minutes plus tard, la grande foule arriva. Il y avait parmi eux des blessés innombrables poussant des cris de désespoir. Je suis arrivé au camp de KALEHE sans problème. Le soir, une grande foule de piétons arriva fatiguée, épuisée et vaincue par le désespoir total.

Le jour suivant, le dimanche du 3 novembre 1996, nous trouvâmes d'autres personnes qui avaient pris la direction du Nord au Parc National de KAHUZI-BIEGA. Dans cette forêt, ils avaient rencontré les militaires tutsi et les jeunes Bashi qui les ont accueillis avec les balles et les coups de machettes. Le mouvement des fuyards qui prenaient toutes les directions nous inquiétaient et nous plongeait dans la confusion totale. On ne savait ni où aller, ni où rester. Parmi tous ces gens, il y avait beaucoup de blessés sans soins. Quand la foule de gens des camps de KASHUSHA, INERA, ADI-KIVU et MUDAKA s'est déversée sur le camp de KALEBE et KABELA, ceux-ci ont été effrayés et obligés de fuir aussi plus loin, certains vers le centre de NYABIBWE et d'autres vers les hautes montagnes des environs.

## Le grand camp de Nyabibwe, catastrophe humanitaire

NYABIBWE est un grand centre commercial qui est situé à 100 km de Bukavu. C'est une ville mal placée dans les coins des versants des collines. Tous les réfugiés des camps de Nord Bukavu et de l'Ile Idjwi Nord et Sud s'étaient accumulés dans l'exiguïté de ce petit coin de Nyabibwe. Il n'y avait pas d'eau ni de toilette. Pour trouver un peu d'eau, il fallait faire deux kilomètres pour aller puiser dans le lac Kivu. D'autres, comme c'était un temps pluvieux, récupéraient l'eau des tuiles ou puisaient l'eau sale des sources intermittentes de la saison.

Ce manque d'hygiène fut à la base de nombreuses maladies, de façon que plus de cinquante personnes rendaient leur âme chaque jour. Les prêtres étaient sollicités pour bénir et diriger les cérémonies d'enterrement de leurs fidèles. A cela, il fallait ajouter les victimes des accidents de roulage, des noyades des bateaux surchargés qui venaient de l'Ile Idjwi, des blessés non soignés, etc. Le refrain du chant des journalistes : "catastrophe humanitaire" avait beaucoup de couplets!

Après une semaine de bousculade et de promiscuité dans ce petit coin de Nyabibwe, on nous a obligés de monter vers SHANJI, une région habitée par les Rwandophones. C'est une région située au Nord-Ouest de Nyabibwe, à deux jours de marche à pied., Les gens obéirent désespérés et montèrent en se faufilant dans la forêt des bambous. La seconde étape du chemin de la croix commença. Des montées escarpées, la boue et les glissades ont éprouvé les gens, de façon qu'ils regrettaient d'être nés. En haut comme en bas du chemin, c'étaient des abris de fortune construites à la hâte pour loger les fatiguées et les malades.

## LE CAMP DE SHANJI

Après une semaine dans la région de Shanji un grand nombre de réfugiés venait de s'installer et les activités quotidiennes commencèrent. L'espoir de la vie était favorable. L'accueil de la population locale, les nouvelles des radios qui parlaient de l'arrivée des forces ONUSIENNES pour protéger les réfugiés donnaient l'espoir d'un lendemain meilleur.

Shanji avait deux entrées : une des piétons qui piquait directement de Nyabibwe, une autre qui se greffait entre Nyabibwe et la Paroisse de BOBANDANA et aboutissait dans un petit centre de Numbi à deux kilomètres de Shanji. Cette deuxième entrée est une route très peu fréquentée. Il a fallu l'intervention des caterpillars pour la réaménager, afin que les véhicules puissent passer. Le même jour qu'on l'avait inauguré, c'est alors que le camp a été sauvagement attaqué.

## L'attaque du camp de Shanji

Les gens devenaient de plus en plus paisibles et attendaient avec impatience les sauveurs qui «viendraient d'Europe et d'Amérique. Le proverbe rwandais dit bien: "Uwarose nabi burinda bucyu" (Une fois qu'on a des cauchemars, ils durent toute la nuit).

Brusquement le 21 novembre 1996 à 9H00 du matin, les coups de tir et de bombes commencèrent à se faire entendre, dans tous les coins, surtout dans les deux entrées. Ce fut là que beaucoup de gens se concentraient. La panique se répandit de nouveau sur la foule totalement désespérée. Dans tous les chemins de sortie, il y avait des embuscades des militaires tutsi qui tirèrent quand la foule s'approchait. Ils n'avaient pas peur de tirer dans la foule. Cette fois-ci, chacun pour soi Dieu pour les autres : chacun sauvait sa peau ! Toutes les personnes qui ont suivi les chemins préexistants de sortie ont été, soit attaquées et sauvagement dépecées, soit forcées de retourner en arrière. La foule qui a forcé un chemin dans la forêt a pu passer sans peine.

Le groupe dont je faisais parti a été barricadé par des militaires tutsi. La foule a foncé malgré les tirs automatiques, les bruits des jerricans et des casseroles et le jet des pierres effrayèrent les militaires qui fuirent. Les jeunes qui étaient dans le groupe ne les ont pas laissés partir, ils les ont suivi et les ont capturés vifs. Vous vous imaginez leur sort. Désespérément, après un jour de marche, éparpillés, nous nous retrouvâmes sur un même chemin vers KISANGANI

## LA MARCHE PROPREMENT DITE

Shanji, comme les régions environnantes est un endroit qui n'est pas trop habité. Cette région a commencé à être peuplée à partir de l'an 1970. Les villages sont espacés et séparés par des champs arables et des forêts. Il n'y a pas de routes. Ces villages sont reliés par des sentiers.

Pendant la fuite, ces sentiers étaient agrandis et d'autres créés par la foule. Le drame devenait accablant quand nous arrivions sur un pont ou dans un mauvais endroit pente laide et glissante et forêt dense. Dans ces endroits, nous étions obligés d'attendre plusieurs heures debout fardeau sur la tête pour pouvoir passer. Quand quelqu'un était déjà engagé dans la chaîne, il était impossible d'en sortir. Devant, derrière et à côté, c'était bloqué, on se croirait dans une boîte de conserves. Chacun voulait partir ou franchir plus vite, mais les circonstances ne le permettaient pas. Je me souviens quand nous étions sur le fleuve NYABARONGO, le troisième jour après l'attaque de Shanji, j'ai passé la nuit debout sur le pont. Le quatrième jour, je me suis reposé toute une journée, car mes jambes étaient gonflées. Ce fut le jour où je me suis retrouvé avec Monseigneur Jean, car on s'était séparés lors de l'attaque du 21 novembre 1996 en haut de Shanji.

Cette torture de marche fatiguait les gens, de façon que beaucoup se décourageaient et construisaient des huttes en haut et en bas du chemin. L'étroitesse du chemin et la surpopulation dans ces chemins ne permettaient pas aux gens de marcher plus rapidement on faisait moins d'un kilomètre par jour.

## LA MANNE AU DESERT

D'aucuns se demanderont sans doute ce que mangeaient cette foule, ces pauvres réfugiés abandonnés à eux-mêmes depuis le mois d'octobre 1996. Ils avaient laissé même le peu qu'ils avaient dans les tentes à KASHUSHA et INERA lors de l'attaque du 2 novembre 1996 et à

Shanji le 21 novembre 1996. Les plus jeunes allaient dans les environs acheter des vivres et les revendre, les autres ne craignaient pas de s'emparer des récoltes dans les champs des paysans et même dans les forêts. Heureusement que nous avons traversé une région fertile. Pour planter, il suffit de faire le défrichage, de brûler et de faire le bouturage de manioc et de colocases. Après la récolte, le cycle continue de lui-même. Les tiges de manioc et de colocase poussent très bien dans la forêt où les réfugiés font aussi la chasse au gibier.

Moi, j'avais honte d'aller piller les vivres avec les autres. Cependant je n'avais pas la capacité de m'en procurer, étant donné que sans de Nouveaux-zaires, on n'acceptait pas les dollars. L'échange en Nouveaux-zaires était tellement difficile que pour échanger un billet de 100 dollars américains, il fallait accepter de laisser 20 dollars de commission à l'échangeur. Je me contentais de quémander à tout le monde. Mes choralistes se portaient volontaires et par surprises m'apportaient des maniocs, bananes et colocases. Personne n'est mort de faim pendant la marche, mais on enregistrait des victimes de la malnutrition, car la variation de menu était impossible.

Le 1er décembre 1996, mon voyage s'est passé normalement jusqu'à BILIKO. Là mon vieux, Mgr Jean commençait à s'affaiblir. Il nous a obligés à prendre le repos de deux jours, pour qu'il puisse récupérer un peu d'énergie. Pendant ce repos, j'ai aidé un ami du camp ADI - KIVU qui venait de perdre 3 enfants à cause des maniocs qu'ils avaient mangés crus.

Le 4 décembre 1996, nous avons continué la marche. Le chemin était devenu plus impraticable qu'avant. Il pleuvait abondamment. C'était des montées et des descentes. Les plateformes n'existent pas. Dans cette région, il y a beaucoup de fleuves, les stationnements à la chaîne étaient revenus et mon fardeau pesait beaucoup plus lourd sur ma tête.

Le 7 décembre 1996, Monseigneur Jean ne pouvait pas marcher. Jean Baptiste et moi, avons fabriqué une civière en liane sur laquelle nous l'avons transporté, avec l'aide des chrétiens. Nous ne faisons pas beaucoup de kilomètres par jour.

Le 9 décembre 1996, nous sommes arrivés sur un grand centre du nom de MUSENGE, surnommé "JERUSALEM". C'est un centre développé, il y a des maisons en briques cuites et beaucoup d'usines d'extraction d'huile de palme. Nous avons pris un jour de repos, car Monseigneur Jean avait des jambes gonflées et souffrait aussi de la malaria.

Le 11 décembre 1996, nous avons continué le voyage avec notre malade. Nous sommes arrivés sur un petit centre à 8 heures de marche depuis Musenge, c'était à peu près à 17H00. Beaucoup de gens revenaient en arrière traumatisés, disant que le pont de LOWA était occupé par des militaires tutsi. Ceux qui avaient essayé de traverser ce jour étaient tous tués par les balles, les couteaux ou noyés.

Le 12 décembre 1996, très tôt le matin, nous avons décidé de retourner en arrière sur le grand centre de Jérusalem. Le soir, les militaires venus de Bukavu et de Goma se sont concertés pour voir ensemble comment libérer le pont et protéger la population jusqu'à la zone de WALIKALE. Le soir-même, ils sont partis.

Le 13 décembre 1996, toute la journée, nous restâmes à l'écoute de la nouvelle qui nous dirait que le pont était libéré. Le soir, les bruits circulaient comme quoi le pont était libéré, que nos militaires n'avaient rencontré aucune résistance au pont et qu'ils avaient continué leur voyage. Sans hésitation, ce soir-même, les fuyants se mirent en route.

Le 14 décembre 1996, le matin de bonne heure, quand j'allais aussi me mettre en route, l'Abbé Jean Baptiste me suggéra une idée. En effet la veille, nous avions attendu en vain un messager des militaires pour confirmer la libération du pont. Alors, il serait possible que, comme ils le disaient le pont serait libéré. Par contre, les militaires tutsi auraient vu un grand effectif des militaires zairois et se seraient cachés. Après la colonne de ces militaires, ils seraient revenus attendre les réfugiés plus loin du pont que si je partais, je risquais d'être encerclé par les ennemis.

La meilleure stratégie était de manger d'abord et de partir vers 11H00 pour faire l'observation et revenir prendre les autres. Je consentis et me suis mis en route vers 11H00, accompagné de mes deux soeurs. Le soir quand nous étions sur le point d'arriver sur le pont, nous croisâmes beaucoup de blessés. Une femme qui avait reçu une cartouche dans le ventre mourut la même nuit et un homme qui avait une main emputée criait toute la nuit. Nous passâmes la nuit en nous demandant ce que nous allions faire.

Le 15 décembre 1996 matin, j'ai rencontré un ami nommé Ananie, l'ancien journaliste de la Radio-Rwanda. Nous avons échangé des idées et finalement avons opté pour retourner au grand centre de Jérusalem. Au moment même où nous plions bagages, je vus des personnes en train de tomber, d'autre saigner et le bruit des armes automatiques me fit perdre la tête de façon que je n'ai pas su où est passé Ananie et André (l'ancien magasinier du camp INERA). J'ai pensé qu'ils ont pris la direction opposée de celle que moi et mes deux soeurs, ainsi que Bernard et ses trois fils avons prise. Arrivé au sommet de la deuxième montagne à partir du chemin, j'avais toujours l'envie d'aller voir Mgr Jean et l'Abbé Jean Baptiste. J'empruntai le chemin vers la troisième montagne, là on voyait bien le fameux centre. Quel catastrophe ! On voyait s'échapper les fumées noirs, les tirs aux rafales et aux bombes se faisaient entendre. Cette fois-ci c'était sérieux.

Nous nous enfonçâmes dans la forêt. L'idée qui nous venait en tête était de retourner en arrière Nous pensions à venir vers SHANJI, milieu habité par nos congénères Hutu. Ils allaient nous cacher ou peut-être nous montrer un chemin des forêts nous menant à Bukavu. Une fois arrivé, la Croix-Rouge ou le H.C.R. allait nous conduire au Rwanda.

C'était impossible de continuer vers WALIKALE. Il n'y avait aucun pont qu'on pouvait traverser ou même avec autres moyens si on parvenait à franchir le fleuve, la région était sous le contrôle des militaires tutsi on risquait de tomber dans leur embuscade, ne sachant pas comment les déborder.

Aussitôt dit aussitôt fait nous prîmes l'orientation vers SHANJI. La similitude des collines et la forêt dense nous désorientaient énormément. Je me souviens qu'une fois on s'est retrouvé sur un même point de départ après deux jours de marche. Malgré cela, on était loin de se décourager car on était entre la vie et la mort. Pour lever ce défi, on devait prendre l'azimut

(5H00 du matin on examinait par où levait le soleil). Quand nous étions au camp, le soleil venait de Cyanguu (Rwanda). Donc, si nous prenions la direction du soleil, il y avait moins de risques de se perdre. Encore, il ne fallait pas suivre les sentiers des chasseurs; il fallait suivre le chemin droit c'est à dire monter et descendre la montagne, prendre une autre et ainsi de suite. Beaucoup de gens m'avaient suivi, et respectaient mes consignes. Celui qui faisait la tête dure était chassé du groupe.

Le 19 décembre 1996, nous avons rencontré un groupe qui avait capturé un militaire blanc, lui aussi s'était égaré dans la forêt. Il parlait mal le français avec l'accent anglais. En répondant à l'interrogatoire disait qu'il est français qu'il est venu sauvé les réfugiés et que par erreur il s'est séparé des autres. Mais malgré ses explications, son langage le trahissait. On le jugea comme un américain qui s'était séparé des militaires tutsi lors de l'attaque du 15 décembre 1996 à Musenge. La colère des traumatisés se déversa sur lui et il disparut.

Le 25 décembre 1996, nous sommes tombés sur un autre groupe qui s'était découragé, qui avait préféré habiter la forêt et qui s'était confié à la providence. Parmi eux faisait partie Gikongoro, un grand commerçant du camp de Kashusha avec toute sa famille que je connaissais. Nous avons échangé quelques nouvelles et nous nous sommes installés un peu plus loin d'eux. Ce soir, nous avons fêté la Noël par célébration de la Parole, après, nous avons mangé les colocases grillés.

Le 26 décembre 1996, trois femmes enceintes de notre groupe mirent au monde deux garçons et une fille. Deux d'entre elles n'avaient pas de maris. Sur place on ne pouvait pas les laisser seules, le groupe décida d'attendre qu'elles se remettent pour deux jours.

Le 28 décembre 1996, le jour qu'on devrait prendre le voyage, à 5H50 derrière ma tente, j'entendis un coup de fusil suivi d'un cri : Mayi-Mayi. Brusquement, je n'eus pas le temps de prendre quelque chose que ce soit, j'ai pris la fuite. Une sœur qui me suivait, Sœur Madeleine de la Congrégation Deus-Caritas, reçut une balle dans le dos qui déchira toute sa poitrine. Elle m'appela une fois. Au moment où je la regardais, le sang coulait et j'eus peur. Je l'ai bénie et continuai ma course. Derrière, c'était des cris et des pleurs des personnes qu'on égorgeait à l'arme blanche et des tirs de rafale. Arrivé un peu loin, j'aperçus Sœur Basillusa BAMPIRE qui détachait son pagne pris dans les ronces, elle me suivait sans mot dire. Au fur et à mesure que nous avançons, nous rencontrons d'autres personnes terrorisées qui couraient sans savoir où aller. Depuis longtemps, j'avais été leur guide, même à ce moment ils m'ont suivi.

Vers 15H00, on était devenu un grand groupe. Lorsque nous nous sommes assurés que nous étions très loin de l'ennemi nous nous sommes reposés pour évaluer ceux qui étaient morts parmi nous : nous avons remarqué que les trois femmes et leurs bébés étaient morts, une des trois sœurs et beaucoup d'autres dont on n'a pas pu dénombrer.

Le matin, je ne pouvais pas marcher, j'avais une foulure du côté du pied gauche et la jambe était gonflée. Sœur Virginie MUKANTWALI avait aussi un entorse au dos. Au moment de l'attaque, elle était tombée dans un trou et s'était fait mal au dos. Avec quelques amis, nous nous sommes reposés toute la journée. Pour calmer les douleurs, on s'est massé avec des herbes médicinales.

Le lendemain, l'aventure continua. Tous les chemins étaient barricadés par des émeutiers. Quand nous écoutions un coup de tir devant nous, nous devions dévier le chemin à 5 kilomètres. C'est pourquoi il a fallu plusieurs jours pour sortir de la forêt.

Après l'attaque du 28 décembre 1996, nous n'avions plus rien, mon poste radio pour les informations, mes habits, casseroles, sheeting, ... tout était perdu. On donnait à la belle étoile, quand on tombait sur les colocases et les bananes, nous les mangions grillés.

Dans toutes les circonstances, il faut garder le moral haut

En chemin, la prudence était de rigueur, si bien qu'au moindre tir devant nous, nous devions changer de direction pour une distance de 5 kilomètres toujours. Vers le Nord, ceci nous a beaucoup égarés de façon que nous sommes tombés dans une forêt vierge, jamais fréquentée par ni chasseur ou ni cultivateur. A ce moment, la provision que nous avons s'épuisa. Il faut dire que nous n'en transportions pas beaucoup. Nous n'avions ni sacs, ni pagnes pour faire le fardeau, si bien que même nous commençons à faiblir d'avantage. La faim s'empara de nous sérieusement. J'exhortais les autres en leur faisant espérer d'avoir de quoi manger le lendemain ! Du courage, leur disais-je ! Et comme c'était la parole de l'homme de Dieu, rien à craindre, se disaient-ils.

Je leur apprenais à manger la sève du phloème et xylème du bois, les bourgeons de la fougère et les feuilles non amères. Je leur apprenais cela avec une dose d'humour et leur donnais un bibliographie inventée. Ils me croyaient, car j'étais le plus instruit du groupe; en plus de cela, j'étais considéré comme l'homme de Dieu.

Après sept jours de boulimie, nous sommes tombés dans une bananeraie. Nous avons été dirigés dans cet endroit par un jeune homme du nom de SAKINDI Célestin. Il l'avait découvert du haut d'un grand arbre quand il inspectait les lieux en bon éclaircir. Quelle fête ! Sans attendre, nous nous sommes mis à récolter. Un jeune homme est alors tombé sur un régime de bananes mûrs, même si tout le monde n'a pas été servi, quand même ça a sauvé beaucoup de gens au bout de souffle. Chaque fois, nous prenions des précautions d'aller faire la cuisine loin du lieu d'approvisionnement pour éviter l'accrochage avec les propriétaires.

Il y avait longtemps que nous avons cessé d'employer l'allumette, la boîte d'allumettes que nous avons était complètement mouillée. Par chance, nous aperçûmes une fumée un peu loin dans la forêt. Le groupe décida d'envoyer quatre hommes chercher du feu. J'étais du nombre. Nous pensions qu'il s'agissait d'autres fuyards, mais au contraire, c'était un chasseur qui préparait son repas. Quelle scène : lorsqu'il nous a aperçus, il s'est sauvé en toute hâte. Nous avons l'apparence des sauvages. Quant à nous, au lieu de chercher le feu, nous nous sommes précipités sur la pâte de manioc qui était dans sa casserole et la mangions glouonnement. Pourtant nous avons eu peur de prendre sur la viande qui était dans sa soupière.

Par après, nous avons pris du feu et la casserole. Nous avons tellement besoin de cette dernière pour chauffer l'eau avec laquelle désinfecter les blessures et masser les enroulements.

Dans notre groupe, il y avait une fille dont la main gauche était blessée par balle. Les larves sortaient de sa blessure infectée. Puisque nos souliers étaient tellement usés et jetés dans la forêt, ceux qui n'étaient pas habitués à marcher pieds nus avaient les pieds et d'autres parties du corps écorchés par les épines. Alors, pour les soigner et prévenir les infections éventuelles, la seule remède qui nous restait était d'utiliser l'eau chaude; imaginez-vous que dans un groupe de 100 personnes, nous n'avions aucune casseroles ! A vous de juger si l'histoire de la casserole volée est un péché. Dieu seul sait !

Même la mort nous a refusé ses faveurs, alors que nous la courtisions.

Quand nous venions d'être sauvés de la faim de sept jours et après un repos raisonnable d'une journée, nous avons repris le voyage. Deux jours après, nous sommes arrivés sur un grand fleuve. C'était celui que lors du départ nous avons traversé après BILIKO. Ce fleuve avait un débit terrible et était profond. C'était impossible de le traverser à pied. Nous l'avions longé vers le Nord en cherchant un endroit passable.

Brusquement, nous sommes arrivés sur un pont d'un seul arbre. Au moment où nous nous apprêtions pour franchir, un groupe de Mayi-Mayi nous encercla. La seule issue pour fuir menait dans le fleuve. Aussi était-il inutile, car un autre groupe nous attendaient de l'autre rive. J'étais au devant de la colonne. Tous chantaient en Swahili en nous intimidant : "Mushimame (arrêtezvous), munakufa (vous mourez), Banyarwanda ba genosidere (Rwandais génocidaires).

L'idée de me jeter dans le fleuve m'est venu en tête, mais j'eus peur. Surtout, je craignais les tortures de ces rebelles sauvages. Après leurs chants de moqueries, ils nous obligèrent à enlever tous les habits. Pantalons, chemises, pagnes, blouses, etc. et de nous éloigner de dix mètres. Quand ils terminèrent la fouille des habits, ils nous appelèrent pour les reprendre. Imaginez-vous la honte et la peur nous regardant nus les uns les autres ! Quand mon tour arriva, ils m'appelèrent. Si contents qu'ils étaient, me demandèrent ce que pouvait acheter 1.800 USD qu'ils avaient découverts dans la ceinture de mon pantalon. Voici la conversation :

- Cet argent peut acheter deux camionnettes, leur dis-je.
- Quelle fonction faisais-tu au Rwanda ?
- J'étais commerçant.
- N'as-tu pas exercé une fonction militaire ?
- Non.
- Y'a-t-il des INTERAHAMWE ou ex-FAR dans votre groupe ?
- Non.

Après toute cette torture morale et questions saugrénues, le grand chef nous obligea à nous agenouiller mains en l'air et à prier pour la dernière fois. Ses sujets se mirent sur leurs gardes pour empêcher toute fuite possible. Les femmes et les enfants commencèrent à pleurer. Je ne sais pas d'où m'est venu la force de supplier ce grand chef en ces termes : "*excellence, vous voyez vous-même que nous sommes des malheureux du monde. Vous nous avez fouillés partout, vous n'avez trouvé aucune arme et nous n'avons montré aucune insoumission.*

*Pourquoi voulez-vous nous tuer ? Je vous vois âgé, vous pourriez avoir des enfants comme ceux-là qui pleurent, pourquoi voulez-vous vous salir par le sang de ces innocents ?*

L'homme me regarda et hocha la tête, après un petit moment me répondit : *"Heureusement que vous aviez l'argent et que vous nous avez obéi, sinon nous allions vous tuer. Maintenant, voilà ce que vous allez faire : ne continuez pas à errer dans la forêt, partout nous y avons des positions des militaires. Dans quelques mètres, vous pouvez tomber sur un autre groupe qui ne vous laisserait pas la vie sauve. Donc je vous donne deux militaires qui vont vous accompagner jusqu'au chemin qui conduit à l'endroit d'où vous êtes venus, comme ça, il y aura moins de risques de vous tromper. Quand vous serez dans ce chemin, n'aller ni à gauche ni à droite, sinon vous risquez votre vie."*

Un militaire se mit devant nous et un autre derrière. Nous marchions au rythme de ces militaires, les plaies que nous avions aux pieds, la fatigue et la faiblesse que nous avions à ce moment-là, nous ne les sentions pas. Arrivés tout près de ce fameux chemin, ces militaires nous dirent au revoir et nous souhaitèrent bonne chance.

## LE CHEMIN DE LA MORT

Quand nous arrivâmes sur le grand chemin, celui que nous avons suivi en allant vers KISANGANI, nous fûmes empris par le chagrin. Tout au long du chemin, à gauche et à droite, c'étaient jonchés de cadavres nus, qui commençaient à se décomposer. Sur le chemin coulait le lymphé produit par les cadavres pourris. Parmi les morts, on trouvait ceux qui avaient les jambes ou les bras emputées, d'autres qui avaient reçu les coups de machettes dans la tête et ceux qui avaient encore des bâtons pointus plantés dans leurs corps. Nous avons fait trois jours et trois nuits dans ce chemin horrible en train de marcher sur les cadavres. La piste était devenu un véritable chemin de mort. Personne n'y passait, on voyait les chiens, les chacals et les vautours qui venaient dévorer les morts. Durant ces trois jours, nous mangions les provisions qu'avaient laissées ces morts. A quelques mètres de là, nous avons trouvé des sacs roulés ou il y avait des maniocs et des colocases qui commençaient à germer. Rien n'était tabou à ce moment : on mangeait sans penser à quoi que ce soit. Vers 15H00, nous nous retirions dans la forêt pour faire la cuisine et prendre un petit repos et vers 18H00, c'était encore le départ. La nuit pour nous était beaucoup plus paisible que le jour. Dans la forêt, les nuits sont très calmes. On ne rencontre personne. Une fois pendant la journée, nous avons vu deux BATEMBO qui déshabillaient les cadavres et prenaient leurs habits.

Ce sentier de Maccabées se terminait à un petit centre de MIHANDA. Tous les gens tués avaient été objet des attaques perpétrées des colonnes sur l'itinéraire partant de SHANJI. C'était surtout les fatigués, les malades et leurs gardes, les vieux, les vieilles et les enfants qui ont été la première cible quand les militaires tutsi avaient pris la décision de poursuivre les réfugiés vers KISANGANI.

Au moment où nous sommes arrivés à MIHANDA, nous avons commencé à respirer l'air normal. Là au moins, la population avait enterré les dépouilles. Beaucoup de personnes venaient nous voir et s'étonnaient de notre état, puisque nous ressemblions à des sauvages.

D'un coup, un autre groupe de Mayi-Mayi mêlés de quelques Tutsi nous tomba dessus et commença à nous terroriser. Ils commençaient à choisir les femmes dont ils allaient s'approprier. C'est alors qu'un Pasteur protestant (pentecotiste) du nom d'Ezechias MUSAMBI intervint et les traita de voyous. Le roi CHABANGO des Batembo, venait de faire une circulaire interdisant aux Mayi-Mayi de tuer encore les réfugiés. Il leur ordonnait plutôt de guider ces réfugiés vers les chemins qui conduisent chez eux. Ezechias MUSAMBI nous amena chez lui. C'est là que nous avons passé la nuit. Durant cette nuit, il nous raconta des histoires des réfugiés mais aussi des autochtones massacrés. Ces derniers étaient assassinés, car ils avaient été jugés coupables de cacher les réfugiés.

Il nous disait : *"mes chers amis, la vie actuelle n'a plus de sens, ni de valeur, il faut la prendre seulement comme un combat. Au cours de ces événements, j'étais comme TOBIE qui, au moment où il enterrait les morts fut éprouvé par l'Ange Raphaël (Tob 2). Avec mes chrétiens, nous avons enterré tous les morts qui étaient jonchés sur le terrain. Il faut voir, mes chers amis, avec quels risques encourions-nous quand nous faisons cette bonne action"*.

Le lendemain matin, il nous accompagna et nous montra le chemin. Au loin, à une distance de deux jours de marche, il nous signala qu'il y avait une région habitée par les Hutu. Là aussi, il fallait être prudent on ne sait pas si les Tutsi ne leur ont pas interdit de loger les réfugiés.

Après ces conseils, nous lui témoignâmes notre reconnaissance et il prit congé de nous. La soi-disant distance de deux jours, nous l'avons parcourue en quatre jours. On s'étonnait de voir que toutes les maisons étaient désertes. Avant que nous n'arrivions dans la région des Hutu, nous sommes allés loger dans un village et nous nous sommes partagés les maisons. C'est un bon souvenir. ( ... )

## L'ARRIVEE SUR LA TERRE DES VIVANTS

Depuis le 28 décembre 1996, nous avons perdu la notion du temps. Mon petit poste récepteur et ma montre étaient perdus. Les jours se ressemblaient alors qu'ils se suivaient, ils étaient tous caractérisés par la pluie. Le lundi, le dimanche, ... n'existaient pas chez nous. A notre grand étonnement, nous étions arrivés dans la région hutu sans le savoir. Tous ces derniers jours, nous avions l'habitude de voyager la nuit. Cette fois-ci, il avait plu à minuit et le voyage s'interrompit. C'était une pluie torrentielle. Nous suivions le chemin alors boueux et glissant. Ces obstacles nous empêchèrent de continuer et nous nous camouflions dans une brousse qui était à côté d'une maison habitée.

C'était très tôt le matin que nous avons écouté une voix féminine en train de parler le kinyarwanda. Lorsque nous nous demandions encore comment nous allons nous présenter, un enfant qui allait puiser de l'eau nous surprit, il retourna à la maison en criant au secours en ces termes : "j'ai vu des hommes et des femmes couchés là tout près de la maison". Jean Baptiste HABINEZA et Célestin SAKINDI se levèrent et se dirigèrent vers la maison. Le propriétaire de la maison s'appelait GATABAZI SEKARAGWENYEZA. Aux cris de son enfant, il se leva. En apercevant ces hommes, la peur le saisit. Il hésita à leur donner la main. Ils étaient comme de véritables animaux sauvages. Ils le supplièrent et finalement il acquiesça à parler

avec eux. Après un certain temps, ils nous appelèrent. Il fut pris de pitié en voyant les mamans en geunilles et les enfants tremblotant, les hommes en haillon, leurs barbes et leurs cheveux pleins de poux.

GATABAZI était Mushamuka (Chef coutumier) du village. Nous lui racontâmes notre aventure. Après, il nous persuada que nous ne pouvions pas aller plus loin de là. Les Tutsi avaient envahi cette région. Après avoir chassé les réfugiés qui étaient à Shanja, ils étaient maintenant occupés à tuer les grandes personnalités de Shanja. Là-bas les gens ne se déplacent plus vers l'Est. Il nous disait qu'avant de rentrer chez nous, il fallait attendre que la situation se normalise un peu. Tous ceux qui avaient tenté de rentrer ont été tués avant qu'ils n'aient pu atteindre les bureaux du HCR ou de la Croix Rouge. Il nous informa que nous étions encerclés par les positions des militaires tutsi : Shanja, Numbi, Ngungu, Nyabibwe, Bunyakili et Karehe. Et malheureusement les bureaux de rapatriement se trouvaient aussi dans ces centres. Il témoignait que les réfugiés qui s'aventurent vers ces centres sont exécutés avant d'y accéder. Il nous raconta ce qui suit:

Au moment où vous étiez encore sur le chemin de Kisangani, il y avait une famille avec trois enfants qui, à cause de la maladie ne pouvaient pas suivre les autres. Ils avaient dressé leur sheeting en bas du chemin. Un jour, quand j'y suis passé, j'ai eu pitié de ces enfants qui tremblotaient et je leur ai proposé de venir s'abriter chez moi. Ils ont accepté et sont venus. Après un certain temps, la femme s'est remise et l'homme a souhaité de rentrer avec sa famille. Je les ai accompagnés jusqu'à Nyabibwe. Au moment où nous descendions la colline de Nyabibwe pour entrer dans le centre, deux militaires sont sortis brusquement de la brousse. Ils commencèrent à nous interroger. Je fus prudent et fis semblant de ne pas comprendre ce qu'ils disaient. Je leur parlai en swahili. Ils demandèrent à l'homme d'où ils venaient et où ils allaient. Après s'être expliqué, ils commencèrent à les torturer avec une baïonnette qu'ils lui piquaient partout sur le corps. C'était la première fois que je voyais un militaire tutsi. Quand l'homme et sa femme commencèrent à crier, je me sauvais en courant.

Après cette histoire horrible, l'homme nous conseilla de ne pas oser nous aventurer, mais plutôt d'attendre la normalisation de la situation. Mieux valait d'être tué par les maladies ou la faim de ce milieu que d'être tué par les couteaux qu'il avait vus à Nyabibwe. Il n'y avait pas de sécurité là aussi, car les Tutsi venaient piller les vaches, tuaient les bergers et toutes les personnes qu'ils rencontraient. Jusqu'à ce moment-là, la forêt était notre meilleur refuge. Quand ils arrivaient, nous nous cachions dedans et sortions après le passage de ces sanguinaires. Considérant tous ces conseils du sage témoin oculaire, ceux qui avaient l'intention d'aller au Rwanda commencèrent à changer d'avis ! Les voisins de GATABAZI qui nous avaient vu fourmiller chez lui, étaient venus se rendre compte eux-mêmes de ce qui s'était passé. Chacun à son tour donnait le témoignage de ce qu'il avait vu ou entendu des exactions des Tutsi. Finalement, ils prirent soin de nous et nous logèrent. Quant à mes deux soeurs et moi, nous fûmes amenés par une femme adventiste. Son mari était guérisseur traditionnel. Ils nous ont nourris et soignés pendant un mois. Dans la suite, nous avons commencé à nous prendre en charge nous-mêmes.

## LA VIE A LA CAMPAGNE

Le 19 janvier 1997 à 6HOO du matin, nous étions satisfaits de cette région favorable et compréhensible à nos problèmes. Il fallait changer la vision de la vie et accepter la souffrance. Trois mois d'errance, de fatigue morale et de faim nous avaient marqués. J'avais perdu plus de 15 kg. Pour retrouver la vie normale, le guérisseur nous a obligé de prendre les médicaments, afin de vomir et dégager les saletés qui étaient dans nos ventres. Ce fut après qu'il commença les soins des plaies couvrant tout le corps. Mon pied droit avait une grande et profonde plaie. Il y versa une sève des feuilles pétries, ceci me fut sentir une grande douleur. Soeur Virginie souffrait de l'enflure au dos et elle bénéficiait d'un traitement différent du mien. Ces traitements étaient tellement efficaces qu'un mois plus tard, nous avons commencé à travailler les champs et aussitôt j'ai eu la force de me construire une hutte à trois chambres. La vie a repris petit à petit dans la peur et l'incertitude. Chaque fois, nous entendions les nouvelles des assassinats, des disparitions et des attaques à mains armées. Quand les militaires tutsi venaient dans notre région, nous nous retirions dans la forêt.

Le 28 février 1997, les militaires tutsi ont attaqué à RUMBISHI chez un pasteur protestant, ils le tuèrent avec sa femme et ses quatre enfants par balles, ainsi que deux femmes réfugiées et leurs enfants par baïonnettes. Les autochtones avaient le privilège d'être tués par balles, tandis que les réfugiés étaient tués par baïonnettes et souvent restaient à moitié morts.

Le 30 avril 1997, ils ont attaqué au marché de CYAMBOMBO, trente personnes furent tuées et beaucoup d'autres blessées.

Le 15 mai 1997, ils ont attaqué le centre de DUSUNGUTI, ils brûlèrent un village de Batembo. Il y eut beaucoup de morts et blessés. C'était les camps militaires de NGUNGU, NUMBI, SHANJE et BUNYAKILI qui s'étaient déversés sur la région. Ils cherchaient les Mayi-Mayi et les réfugiés, mais ils n'ont tué que les autochtones. Après la prise du pouvoir par KABILA, les Tutsi se sont éparpillés dans la population pour y chercher les rebelles. Mais au juste, ils cherchaient les réfugiés. Ils savaient bien où étaient les positions des rebelles Mayi-Mayi et n'y allaient pas.

Le 24 mai 1997, il y eut l'assassinat de HAKIZIMANA Justin et son fils muet surpris dans la cachette. Ils habitaient Mpanama-Ziralolo.

Le 25 mai 1997, un groupe de 15 réfugiés fut massacré par les Tutsi à BIRUMBI, alors qu'ils se dirigeaient vers le Rwanda. Nous entendions des cas d'assassinat souvent ici et là, ceci pour dire que le règne de Tutsi dans la région qui m'hébergeait a été marqué par le sang. "TUER" était leur devise.

Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour

Il faut dire qu'à part l'insécurité qui était devenu monnaie courante, nous étions bien intégrés dans la population locale. Pour manger, il fallait suer. La nourriture qu'on trouvait sur place consistait en colocases, maniocs et bananes. Notre pain, mes deux soeurs et moi, nous le

gagnions en terme de 30 kg de manioc qu'on obtenait après trois jours de travail de champ. Ce panier nous aidait pendant quatre jours. Quant aux bananes, nous les quémardions. Les habitants de Ziralo ne savaient pas manger les bananes dont on tire de la bière. Quand nous allions les demander, ils nous les donnaient avec un bon cœur. Ils s'étonnaient d'ailleurs de comment nous allions manger ces bananes amères. Mais, plus on a faim, moins on distingue les goût ("*Haryoha inzara* », dit-on en kinyarwanda).

Au début le travail des champs m'a un peu gêné, mais par après, j'ai acquis l'expérience. Les gens avec qui nous vivions ensemble nous exhortaient aussi à cultiver pour nous-mêmes. Notre patron nous avait alloué une parcelle où nous avions planté les pommes de terre et les patates douces, je suis parti après avoir récolté seulement les pommes de terre.

Pour varier la nourriture, j'allais à RUMBISHI travailler aux champs des paysans, afin de recevoir en retour sept kilos de sorgho après deux jours de travail, un kilo et demi de haricot après une journée. Les gens de RUMBISHI sont forts et robustes. Ils commencent le travail à 8H00 pour rentrer à 17H00. Il faut être bien entraîné pour pouvoir suivre ce rythme. Je consacrais trois jours par mois de travail pour les haricots et le sorgho, mes sœurs avaient renoncé à ce genre de boulot ! Je me suis rendu à RUMBISHI pour la première fois le 25 mars 1997. Pour égayer mon patron, je devais lui montrer que je maîtrisais ce métier. Après trois jours, je suis rentré fatigué et malade. J'ai chauffé l'eau pour me masser tout le corps. Cependant, le mois suivant, je ne me suis pas découragé, j'ai persisté.

## L'argent

ZIRALO est une région non développée. Sa population pratique encore le troc. Les marchés n'existent pas. Les écoles non plus, sauf quelques sectes qui essaient de faire le culte samedi et dimanche. Il n'y a pas de projets de développement car évidemment cette région est nouvellement habitée. La première maison a été construite en 1980. Dans ce coin, on ne peut pas trouver de l'argent à moins d'aller vendre des colocases ou du manioc au marché de GATSIRO, RUMBISHI et CYAMBOMBO. Je n'y allais pas, étant donné la distance et le temps qu'il fallait attendre avant l'écoulement difficile de telles marchandises.

J'avais plutôt découvert un moyen de gagner un peu d'argent afin d'acheter du savon et du sel. Un voisin m'avait avancé 100.000 Nouveaux Zaïres (NZ). J'ai acheté un jerrican et j'allais vendre le vin de banane dans le marché le plus proche de RUMBISHI qui était à 3 heures de marche à pied. Je pouvais gagner entre 40.000 et 50.000 NZ par jerrican, nécessaire pour n'acheter que du sel et du savon. Je n'ai jamais vu un travail fatiguant que celui de porter un fardeau sur la tête ! Pour la première fois, j'avais pensé que c'était facile. C'est ainsi que je mis un jerrican de 32 kg et suivis les autres., mais après 45 minutes, la tête se chauffa, le cou commença à me faire remarquer la surcharge que j'endurais. La sueur mêlée aux larmes survinrent. C'est à ce moment que je me suis demandé pourquoi Dieu ne m'avait pas épargné de cette peine en me laissant mourir comme les autres. De toutes les façons, j'ai repris courage et je continuais.

A mes côtés, il y avait un jeune du mouvement charismatique du camp INERA. Il se nommait NSENGIMANA Innocent. Il m'assistait. L'argent que nous gagnions était soigneusement gardé et ne devait pas être -dépensé n'importe comment. Malgré les haillons que nous portions, on ne devait pas dépenser ou prendre de cet argent pour acheter de nouveaux habits et personne n'en était complexé.

## LA PASTORALE

Au début de mon installation à Ziralo, j'avais interdit à ceux qui me connaissaient de dire à quiconque que j'étais prêtre. Le prêtre dans cette région contrôlée par les rebelles était une personne recherchée et indésirable, parce qu'il était leader de l'opinion du peuple, il osait dire la vérité et jouait un rôle prépondérant de guide du peuple de Dieu. Mais cette interdiction n'a pas tenu longtemps. Au troisième jour, les gens curieux étaient venus voir un prêtre qui avait fait le tour de la forêt à pieds nus !

J'étais devenu un objet de curiosité. Beaucoup n'avaient jamais vu un prêtre, puisqu'avant moi aucun autre n'avait été là. Ceux qui avaient voyagé jusqu'à Goma ou Bukavu savaient qu'ils n'existaient que des Pères Blancs ! Ils s'étonnaient d'entendre parler d'un prêtre noir, de ma taille encore ! C'étaient des réfugiés que nous rencontrions qui répandissaient la nouvelle. Ils avaient retrouvé leur Padri (Père) qui était aussi malheureux qu'eux. Tout le monde voulait me voir !

Les samedis, je recevais beaucoup de visites, car c'était le jour chômé pour tout le monde. Ceux qui voulaient les conseils, ceux qui cherchaient des leurs, ... en quelques mots je continuais à les aider spirituellement. Les dimanches, nous nous réunissions avec les réfugiés qui restaient tout près pour faire la célébration de la parole et citer le rosaire. Un groupe de légionnaires de Mpanama m'invitait souvent pour la confession. Nous faisons tout ça clandestinement pour ne pas nous causer des ennuis des sectes qui sont très jaloux de l'Eglise catholique. Sans aucune protection, nous avons peur aussi d'être détectés par les Tutsi qui étaient aux environs.

## PRETRE PARTOUT ET POUR TOUJOURS

C'est vrai qu'un prêtre ne passe pas inaperçu, le fait d'avoir été devant beaucoup de fidèles pendant la messe, le rend toujours et partout identifiable. Et, surtout dans la société africaine, c'est une personnalité très considérée. Dans ce petit coin où je me cachais, la nouvelle d'un prêtre qui vit avec deux sœurs s'est répandue progressivement dans toute la région, même jusqu'à Shanje, le grand camp militaire tutsi. Ils croyaient peut-être que c'était un grand politicien qui organisait je ne sais quelles révoltes.

Vers fin mai 1997, le 23 mai 1997, un jeune Tutsi habillé en civile est venu espionner ce fameux prêtre. Il arriva chez moi à 9H00 du matin et me posa ces questions auxquelles je répondis :

- Toi petit, où est le prêtre qui vit ici ?
- Il y a une semaine qu'il est parti.
- Où ?
- Au Rwanda.
- Ses deux sœurs aussi sont parties avec lui ?
- Bien sûr ! Comment pouvait-il les laisser ici ?
- Toi aussi tu es réfugié ?
- Non. Je suis ici seulement depuis deux ans, mais je ne suis pas réfugiés.

A mon tour maintenant de lui poser ces questions.

- Ce prêtre, dont tu parles, où est-ce que tu le connais ?
- Il est de chez nous, moi aussi je suis réfugié.
- Vous êtes de quelle commune au Rwanda ?
- Commune de Kivumu.

C'était l'heure du petit déjeuner, nous partageâmes avec lui un repas composé de colocase, après quoi il s'en alla. Après son départ, les voisins sont venus me confirmer qu'il était Tutsi. Ils m'ont conseillé de quitter les lieux pour leur épargner des ennuis. Je refusais. Durant toute la semaine, je ne sentais pas trop de peur en moi-même.

Un autre Tutsi est venu du Rwanda. Il s'appelait RUTEKELI. Avant la guerre, il habitait RUMBISHI et s'était réfugié au Rwanda pendant la guerre de Laurent KABILA. Un jour, quand il partageait un verre avec les Hutu de Rumbishi, il leur annonça qu'il y avait un prêtre avec deux religieuses dans la région, que les militaires allaient arrêter. Heureusement, j'étais bien connu à Rumbishi, car j'y allais souvent pour vendre la bière de banane et chercher du travail.

Le 30 mai 1997, j'ai trouvé un messager m'avertissant que ma vie était en danger et que je devais quitter les lieux le plus vite possible. Le soir-même, nous avons plié bagages et nous nous dirigeâmes vers Bukavu. Mon intention était d'aller au Rwanda, au lieu d'être tué dans la forêt. Mieux valait être tué au Rwanda, là au moins je pouvais être enterré par quelques rescapés de ma famille.

De Ziralo à Goma, il y avait un trajet de deux à trois jours de marche à pied. De Ziralo à Bukavu, il faut faire cinq jours à pied. J'ai préféré emprunter la voie de Bukavu, car les nouvelles disaient que les militaires orchestraient beaucoup d'atrocités en jetant les hommes au Lac Vert. Ce n'était que les femmes seulement qui pouvaient arriver au Rwanda. En plus de la sécurité qui était à Bukavu, j'y avais aussi beaucoup d'amis. Avant de traverser la frontière, je pensais pouvoir recueillir des informations sur la stratégie à adopter de l'autre côté de la Rusizi. D'autre part, les gens pouvaient me déconseiller de rentrer au Rwanda et allaient me cacher ou m'aider à sortir de la République Démocratique du Congo (ex-Zaire) et aller ailleurs.

Aussitôt dit aussitôt fait ! Nous escaladâmes les montagnes jusqu'à CYAMBOMBO où nous sommes allés loger chez un catéchiste catholique. Il nous informa que dans la forêt de KABUNGA, il y avait des militaires tutsi qui faisaient la chasse aux vaches. Etant donné que

quelques éleveurs avaient caché leurs bovins dans la forêt. C'était pour cela que le pillage s'était déplacé de ce côté-là. Il nous proposa alors d'attendre une semaine chez lui. Après, il n'y avait pas beaucoup d'insécurité, nous avons décidé de sortir de cette forêt qu'il fallait traverser pendant deux jours. Notre hôte nous donna un guide pour nous accompagner jusqu'à KABAMBA (le grand marché qui est sur la route Bukavu-Goma). L'itinéraire que nous devrions suivre était: Gitindiro, Mudugudu, Nyamugali, Mwami w'Idjwi, Nyabarongo, Kayitoreya, Bushaku, Rerera et Kabamba.

Le 8 juin 1997, nous nous mîmes en route avec notre brave accompagnateur, Monsieur BIGENZI. Heureusement nous n'avions rencontré aucun obstacle jusqu'à Bushaku. Ce dernier est une collectivité située dans les hauteurs de Kalehe. Il était dangereux de descendre jusqu'à la grande route. La semaine avant notre arrivée, les militaires du centre de Bushaku avaient exécuté sommairement 18 réfugiés au contre de Nyabarongo et 28 dans la forêt de Kadasomwa. Ces premiers faisaient comme nous le trajet ZIRALO-RWANDA. Ces massacres avaient provoqué une grande panique dans la région de telle façon que personne ne pouvait quitter Bushaku vers Kabamba. Cette direction avait effrayé les gens, car elle était devenue pour eux un abattoir des réfugiés. Le bureau de rapatriement annoncé à la radio n'y avait jamais été, les réfugiés qui suivaient aveuglement ces nouvelles de la radio tombaient dans l'embuscade et étaient directement massacrés au grand jour. Un pasteur adventiste du nom de SAFARI, avait renoncé à accompagner les réfugiés, le dernier groupe qu'il avait guidé avait été tué devant ses propres yeux le 2 juin 1997 à Kabamba.

Considérant toutes ces informations, un chef coutumier nous montra une forêt dans laquelle nous devrions construire une hutte, en attendant que la situation se normalisât. Il ne pouvait pas nous prêter une maison, parce qu'il fût un temps où les Tutsi venaient fouiller les maisons à la recherche des réfugiés. Quand on en attrapait un, c'était la peine capitale pour toute la famille qui l'hébergeait. Il nous cita l'exemple de SEBANAGE de NYABIZIGURO qui fut victime avec sa femme, ses cinq enfants et deux jeunes réfugiés sous prétexte qu'il logeait les Interahamwe. Nous installâmes notre hutte et partageâmes la vie avec les singes de cette jungle jusqu'au 24 juillet 1997.

RUSHAKU est habité par les Zairois qui parlent Mashi et Kinyarwanda. On y trouve les mêmes activités qu'à ZIRALO. Pendant le petit temps que j'y suis resté, le problème d'intégration ne s'est pas posé. J'étais habitué aux deux peuples. La présence des militaires ne me faisait pas peur. Nous avons l'habitude de passer la nuit dans la forêt lors de la tempête et nous restions vigilants quand la chasse à l'homme commençait. Pendant mon séjour, l'insécurité était caractérisée par le vol des vaches à mains armées.

Le 1er juillet 1997, un groupe de Mayi-Mayi a raflé 200 vaches de la population.

Le 7 juillet, un autre groupe de militaires tutsi de Kalehe escalada les collines qui surplombent Kalehe, pilla les 70 vaches de Bushaku et tua un berger.

Le 15 juillet 1997, les attaques des Mayi-Mayi et des Tutsi continuèrent. Les Mayi-Mayi à leur tour prirent 50 vaches à Bushaku, 70 à Nyabarongo et rentrèrent chez eux à Bunyakili.

Jusqu'au 24 juillet 1997, la situation ne s'améliorait pas. Les amis Bashi sont venus me prendre. Ils me conseillèrent de laisser mes sœurs avec un confrère qui m'avait rejoint là bas. Il ne fallait pas risquer quatre personnes à la fois, car le réfugié qui est attrapé est vite tué ! Après la réussite de la première opération ça serait leur tour .. je logeais dans leurs familles jusqu'à ce qu'ils aient pu m'aider à quitter le Zaïre. L'endroit où je passais la nuit était différent de là où je restais la journée. L'idée de rentrer au Rwanda s'était estompée. Aucune personne ne me conseillait d'y aller.

En vue de me préparer psychologiquement au voyage de départ de la République Démocratique du Congo, mes amis m'ont conseillé de me promener dans la ville pour me familiariser aux visages tutsi. Le passage qu'on devrait prendre pour sortir était plein de barrières. Un jour quand je me promenais dans la ville, j'ai croisé un militaire tutsi au feu rouge. Il avait un fusil sur l'épaule et dans la foule nous étions très serrés l'un de l'autre de façon que personne ne pouvait éviter l'autre.

Qui était-il au juste ?

Angelbert, mon ancien choraliste dans la paroisse de KIBINGO, Diocèse de Nyundo. Il me salua avec enthousiasme et étonnement. Il ne pensait pas que j'étais encore vivant. Effrayé, moi aussi je fis le malin de le saluer avec émotions. Nous échangeâmes des nouvelles d'il y a longtemps. J'eus le courage de lui demander s'il n'allait pas me tuer. Très gentiment, il me rappela la fille d'un enseignant MUGEMANGANGO Justin de Kibingo que j'ai sauvée lors des massacres et que j'avais remis aux militaires français de l'Opération Turquoise en 1994. Il me rassura qu'il ne pouvait pas faire ce péché. Je lui ai proposé d'aller partager un verre avec moi et il accepta.

Au cours de notre conversation, je lui ai exprimé mon désir de rentrer au Rwanda, il me conseilla d'attendre un peu. *"Au Rwanda, il y a trop de violence"*, m'a-t-il dit. Si tu rentres, ajouta-t-il, saches que tu seras mis directement en prison. Malheureusement nous n'avions pas beaucoup de temps pour discuter. Après cette rencontre, il m'a demandé l'endroit où je logeais, disant qu'il allait venir me rendre visite un jour. Je regrette de l'avoir menti car on n'est jamais sur avec les Tutsi d'aujourd'hui !

Même au moment où j'étais dans la ville de Bukavu, la chasse aux Hutu n'avait pas encore cessé. Après la destruction des camps de réfugiés de Bukavu, les réfugiés attrapés étaient triés, les plus forts étaient abattus et les autres renvoyés au Rwanda. Par après, ceux qu'on attrapait étaient emprisonnés dans le camp militaire de SAYO et tués après beaucoup de tortures. Des fois, quand la Croix Rouge apprenait qu'il y avait un réfugié emprisonné, elle allait le faire libérer et l'extradait au Rwanda. Ce fut le cas de Monsieur TEMAHAGARI Justin, ancien ambassadeur rwandais à Kinshasa et de Monsieur KAYOGORA, ancien Directeur du Lycée de Kigali. Malheureusement, la Croix Rouge est intervenue quand l'oeil, de TEMAHAGALI avait déjà été arraché. Les militaires tutsi n'étaient pas contents de ce que faisait la Croix-Rouge, c'est pourquoi en ce moment-là, celui qu'ils attrapait était tué sur le champ. Et c'est ce qui se fait actuellement

Les militaires tutsi utilisaient et utilisent les voyous de la ville dans la recherche des réfugiés rescapés cachés de part et d'autre de la ville. Ces voyous recevaient et reçoivent 60 USD par tête.

A KADUTU et à Essence, le 29 et le 30 juillet 1997, ils ont tué plus de 5 personnes livrées par ces bandits. Comme toujours, je dormais sans l'espoir de me réveiller le lendemain et quand je me réveillais, c'était sans espoir de voir le coucher du soleil.

Heureusement le 18 août 1997, mon Dieu d'amour infini m'enveloppa dans son manteau et me fit sortir de ce pays des sanguinaires. Grandes grâces à Jahvé sur mes lèvres, louanges à lui parmi la multitude, car il se tient à la droite du pauvre pour sauver de ses juges son âme (Ps 109, 30-31).

## Conclusions

Un massacre atomique mondial de Hutu, nouvelle formule a eu lieu. L'Opinion Internationale, si l'opinion il y a, a péché par défaut et par omission et par complicité. Elle a montré ce dont elle est capable de faire : "rien ou accepter l'inacceptable ou cautionner le mal".

Les hommes de bonne volonté ont submergé la surface des maux de l'humanité par leur vrai visage. Ceux qui se targuent de cette idéale incommensurable et qui ont complicité pour se détraumatiser en regardant les bouchers conduire à l'abattoir une population sans défense ont souillé, tué et sacrifié la philosophie humaniste.

Ceux qui se sont obstinés à réfuter les démagogues politiciennes et se sont abîmés dans la recherche d'une trêve pour les réfugiés oubliés et laissés aux bêtes féroces dont les loups étaient plus exterminateurs pendant le calvaire forcé semé d'embûches et d'épines sordides, ceux-là, Dieu seul les remerciera, je pense spécialement à Madame Emma Bonino.

Le cauchemar d'une vie invivable vécue, la nausée nauséabonde d'une traversée jonchée de cadavres martyrisés par la peste kagamienne, kabilienne, kagutienne et clintonienne, déchiquetés par les oiseaux voraces de cette forêt impénétrable équatoriale semée d'épines qui nous pénétraient dans les pieds jusqu'à l'os, le souvenir ineffaçable qui nous hante devant la présence de ceux qu'on appelait jadis les puissances du monde, est une maladie incurable épidémique, pour ceux-là qui nous ont précédés à gagner la tombe que nous regagnerons au bout de notre atteinte chronique que les médias ont marginalisé aux calendes grecques.

Ce dont nous sommes témoins vivants dépasse le cadre humain et l'humanitaire était seul capable de lui trouver une solution. Nous ne saurions le décrire par le langage humain. Les événements qui se sont suivis alliaient le macabre, le dérisoire, le rare et le monstrueux.

**Le macabre**, parce que pendant la tragédie, comme si le monde était à l'envers, seules les condamnations d'un peuple sans défense ont été entendues et la boucherie ne s'est pas arrêtée.

**Le dérisoire**, parce que la mort dans l'âme au fur du voyage en enfer, certains acceptaient de mourir décapités que mourir de la faim. Le rare, parce que dans ce désert de faim, de maladies, de massacres, d'abattue, des oasis, de pauvres zairois ont sauvé la vie de ceux pour lesquels ils ont eu un coeur attendri par leur souffrance. Qu'ils soient comblés de grâces, ceux-là qui ont au moins pensé à eux !

**Le monstrueux**, parce qu'au delà des discours, démagogies humanistes et politiques mensongères, un plan d'élimination systématique par balle, starvation, fatigue et suicide a été mis en détonation avec des moyens très sophistiqués. L'ambassadeur des Etats Unis d'Amérique à KIGALI en est témoin <sup>1</sup>.

A dire vrai, c'était très amusant à l'instar des spectacles des gladiateurs romains ou de Néron incendiant Rome de voir ces caravanes HUTU au SAHARA EQUATORIAL sans pain ni vain de vie. C'était très amusant de voir ces trainées de gens, cet amas touffus fatigués, diminués petit à petit non pas parce qu'elles combattaient l'ennemi commun pour sa survie, mais parce qu'elles se laissaient faire à cause d'une condamnation universelle, mais que dis-je d'une bouc-emissarisation engagée à condition de ne pas faire partie de cette foule désespérée.

Au demeurant, l'aventure ambiguë, dilemmatique et dangereuse continue pour certains oubliés de la forêt équatoriale de la République Démocratique du Congo, Dieu seul les protège, le monde entier s'en fout malheureusement l'Eglise aussi.

En mon humble qualité de prêtre et témoin oculaire incontesté, j'ose demander à bon entendeur ce qui suit :

1. Les politiciens du monde entier sont malades de la peste, seuls les Hutu pauvres et les Tutsi pauvres doivent payer le forfait comme la gazelle de chez La Fontaine. Que tous les opiniâtres qui se sont abîmés dans les condamnations injustifiées contre les Hutu disent "mea culpa" et demandent pardon d'abord aux HUTU, à la communauté internationale pour enfin s'en remettre à Dieu.
2. Une enquête internationale devrait s'ouvrir pour élucider et officialiser les auteurs et les complices de l'holocauste planifié et systématiquement accompli contre les réfugiés hutu jetés en pâture aux aléas de la Forêt Equatoriale de la République Démocratique du Congo d'un côté ou conduits à la mort dans l'âme vers leurs égorgeurs du Gouvernement de Kigali de l'autre.
3. A l'instar de la Révolution Française et l'Indépendance américaine, les africains doivent se lever comme un seul homme pour chasser au trône le démon qui saccage les africains et

---

<sup>1</sup> Dans sa déclaration du 21 janvier 1997 à Kigali, il disait: *"Les agences humanitaires doivent s'en aller et cesser de nourrir des tueurs. Ceux-ci se volatiliseront alors dans la nature à la recherche de quoi manger, laissant derrière eux les otages. Si nous n'agissons pas ainsi, nous serons en train d'échanger les enfants de TINGI-TINGI contre des enfants qui seront tués ou deviendront orphelins à l'intérieur du Rwanda "*. (Dialogue n° 196: Plus que l'indifférence, p.1, février 1997)

installe le règne de la terreur au profit de ses appétits insatiables. Le sang des martyrs doit générer la liberté et la paix.

4. Moi, comme prêtre engagé envers le Christ et pour son peuple, ces événements vécus et cités plus haut m'ont laissé comme une blessure dans mon coeur. J'ai été témoin oculaire des milliers et des milliers d'innocents surtout des HUTU et des TUTSI simples - qui ne savaient presque rien de toutes ces politiques qui les malmènent, alors qu'ils ne cherchaient rien d'autres que de vivre en paix. J'ai vu également des dizaines et même des centaines de personnes consacrées à Dieu (hommes et femmes) : évêques, prêtres, soeurs et frères et beaucoup de chrétiens engagés qui dans leur vie d'apôtres n'ont jamais prêché rien d'autre que la charité fraternelle pour tous sans exception et qui sont morts victimes de ce démon déchaîné de la haine. Je citerais entre autres 8 prêtres et 3 religieuses tués à KALIMA, Mgr MUNZHIRWA Christophe tué à BUKAVU, Mgr Phocas NIKWIGIZE tué à GISENYI, etc.

A mon humble avis : la guerre engendre plus de violence et non la paix, les armes de guerre qui s'entrechoquent n'engendrent jamais l'hymne de paix et de développement pour un peuple. C'est pourquoi j'ose demander aux organismes humanitaires et aux puissances de ce monde de ne plus continuer à traumatiser et à pourchasser les réfugiés HUTU où ils sont ; mais plutôt qu'ils aident tous les Rwandais (HUTU et TUTSI) à s'entendre, à se réconcilier et à cohabiter pacifiquement, au lieu de leur distribuer les armes pour s'entre-tuer. "Indiscutablement ils ont un grand problème".

Il y a beaucoup de réfugiés oubliés dans la forêt équatoriale de l'Ex-Zaïre. Ils sont aussi créés à l'image et la ressemblance de Dieu. Ils ont droit à la vie et à la liberté. Ne les laissez pas à la merci des maladies, de la faim et de l'épée... Ils tendent la main aux filles et aux fils de la lumière. L'êtes-vous ?

Il est vraiment malheureux de constater que dans la plupart des pays d'Afrique, souvent les criminels jouent cette lâche comédie : criminels qu'ils sont d'induire dans le désastre des populations innocentes, après se retournent et s'autoproclament juges de ces pauvres innocents.

« JESUS, MARIE, JE VOUS AIME, SAUVEZ LES AMES »